



Dans la bourrée il n'y a ni hommes ni femmes.

trouve-t-elle dans le château du fameux nabab? S'est-elle liée d'amitié avec la fille de celui-ci? A-t-elle épousé le chevalier de la Tourette? Elle est malheureusement incapable de m'éclairer.

— Mais, capitaine, dit Perrinet, nous le saurons bientôt. N'allons-nous pas enfin au château de Montluizant?

— Moi ! se récria Mandrin, et de quel front me présenterais-je à cette heure aux yeux des amis de cette triste victime? Ah ! que vous connaissez mal Mandrin ! Aller piller sur le lit de mort de cette infortunée ! Mais le Rhône m'a suffisamment vengé de la ferme de Grenoble, et ce que j'ai de mieux à faire c'est de m'éloigner au plus vite de ce lieu maudit.

— Que dis-tu ? se récria Claude. Tu renoncerais aux millions de cet étranger?

— Je renonce à porter le fer partout où se trouvera Isaure de Chavaille, s'écria Mandrin d'un ton qui ne souffrait pas de réplique, et si j'avais pu deviner sa présence, jamais vous n'auriez aperçu les girouettes de Montluizant.

« Mais voici les porteurs.

« Approchez, braves gens, posez là votre brancard.

Les pêcheurs obéirent et posèrent leur brancard. Mandrin l'examina un instant, puis il s'avança vers Isaure, toujours immobile et comme stupéfiée ; il mit un genou à terre, lui prit la main et la porta doucement à ses lèvres.

Ensuite il souleva la jeune fille dans ses bras et la déposa sur le brancard.

— Allez, maintenant, dit-il aux porteurs. Dites là-bas ce qui est arrivé et ajoutez que vous avez vu des larmes dans les yeux du capitaine Mandrin.

Sur ces mots il s'élança sur sa jument noire, qui l'emporta au galop vers le hameau de pêcheurs où il avait établi son camp.

Une heure plus tard, avec la rapidité de mouvements qui lui était habituelle, la bande avait quitté le confluent de l'Isère.

VIII

LES SUITES DE L'AVENTURE D'ISAURE

Isaure fut rencontrée en chemin par son père et le chevalier.

Nous laissons à penser leur douloureux étonnement.

Tout d'abord Mirouël interrogea sa fille; mais la commotion éprouvée par elle avait été si violente qu'elle demeurait frappée de mutisme et semblait avoir perdu l'usage de la parole.

Les pêcheurs répondirent pour elle; mais à la vue de son corsage ensanglanté, de ses oreilles déchirées, des ecchymoses qui couvraient ses mains, le père couvrit leurs voix de ses imprécations contre les bandits et de ses exclamations douloureuses... Ils rentrèrent ainsi au château; alors il prit sa fille et sous ses baisers et ses larmes l'emporta comme une enfant endormie jusque sur son lit, tandis que son intendant remerciait les pêcheurs en les récompensant largement, et qu'un domestique courait de toute la vitesse du meilleur cheval chercher un médecin à Valence.

Pendant une heure l'état d'Isaure ne parut pas s'améliorer sensiblement. Ses femmes l'avaient déshabillée et mise au lit, mais sans obtenir d'elle une parole. Elle promenait sur les personnes et tout ce qui l'entourait des regards effrayants par leur expression étrange.

Elle paraissait étonnée de tout, comme si elle le voyait pour la première fois.

— Où suis-je ? dit-elle enfin à sa femme de chambre.

— Mais chez vous, mademoiselle, chez votre père.

— Mon père ? fit-elle avec un sourire plein de doute. Comment s'appelle mon père ?

— Mirouël.

— Mirouël ! répéta-t-elle avec surprise. Et elle sourit de nouveau d'un air de dire : Vous m'en imposez.

La femme de chambre la crut folle et se sauva pour lui cacher ses larmes.

Mirouël la rencontra.

— Qu'as-tu, Louison ? lui demanda-t-il.

— Oh! monsieur, mademoiselle me fait de la peine; elle ne reconnaît plus où elle est.

— Que dis-tu?

Et il courut près de sa fille.

— Mon enfant chérie, lui dit-il, me reconnais-tu?

— Vous êtes le monsieur de tantôt, répondit-elle. Mandrin n'est-il pas avec vous?

— Mandrin! oh! chasse le souvenir de cet infâme!! Ne prononce plus ce nom exécré!... Va, tu seras vengée de ce bandit. Mon or, mon sang, ma vie, je prodiguerai tout pour l'atteindre. Pauvre enfant! Au lieu d'aller au-devant de ce monstre, que n'as-tu attendu le retour de ton père?

— Mon père? fit Isaure. Hélas! je ne le connais point; je ne me souviens pas...

Elle porta la main à son front et parut réfléchir. Mais en vain faisait-elle appel à sa mémoire; cette faculté s'était évanouie à partir du moment où elle était tombée en syncope. Elle n'avait plus de souvenir que de ce qui était postérieur à cet événement. Cette maladie bizarre, dont l'observation médicale ne remonte pas très haut, se nomme *amnésie*.

Ce n'est pas la folie, bien que, par son inexplicable étrangeté, on ait été porté à le croire. Elle n'est pas même la perte de la mémoire; elle n'en est qu'une perversion. Par elle, au lieu de pouvoir embrasser notre vie dans son ensemble, nous ne nous en rappelons qu'une certaine période et pendant un certain temps.

Ce laps de temps varie selon les personnes; il ne dure que quelques mois ou plusieurs années. Prenons quelques exemples.

Une femme mariée en 1880, à l'âge de vingt ans, est frappée d'amnésie en 1883; elle oublie pendant un certain laps de temps qu'elle a été mariée; elle se croit âgée de vingt ans ou ne sait plus son âge, ne connaît ni son mari, ni son enfant, ni rien de ce qui est arrivé. Au contraire, sa mémoire est excellente pour tout ce qui est arrivé à sa connaissance depuis 1883.

Au bout d'un certain temps, elle recouvre la mémoire de tous les faits antérieurs à sa maladie, et oublie tout ce qui s'est accompli depuis.

Autre phénomène :

Un homme, au moment où l'amnésie s'empare de son cerveau,

est témoin d'une action qui le frappe profondément; en sortant de la syncope qui accompagne ordinairement ce brusque changement d'état, il a présent à l'esprit l'action qui vient de se passer, et s'en croit le héros. On le voit aussitôt dans le rôle du personnage qu'il remplit avec beaucoup de logique. Ne lui parlez pas de ce qu'il a été réellement, il ne se reconnaîtrait point. En accumulant les preuves, vous ne ferez que jeter la confusion dans ses idées, que provoquer chez lui un trouble douloureux et le pousser à la folie.

Lorsque le phénomène amnésique a accompli toutes ses évolutions, la mémoire ressaisit le souvenir de la personnalité réelle qui s'était évanouie.

Il y a des infortunés qui mènent longtemps cette double existence pour leur malheur et pour celui de leurs parents ou de leurs amis et, comme toutes les maladies mentales, l'amnésie est sans remède. Le temps peut seul en atténuer les effets, en amoindrir et ajourner les crises. C'est un mal intermittent, dont quelquefois les phénomènes se produisent à époque fixe.

A l'époque où se passaient les faits que nous racontons, cette maladie, d'ailleurs très rare, existait sans doute, mais n'avait pas encore été l'objet des observations de la science.

Pour le docteur appelé de Valence, comme pour Mirouël et le chevalier de la Tourette, l'amnésie d'Isaure était l'inconnu.

Le médecin, après avoir causé avec la malade, conclut à un trouble passager de l'esprit causé par une grande frayeur. Elle aurait pu aussi bien, selon lui, perdre pendant quelques jours l'usage de la parole. Il ne fallait pas s'alarmer outre mesure de son état. Son intelligence était lucide, son bon sens intact; la folie n'était pas à redouter. Un repos absolu, la solitude, le sommeil, le silence, lui étaient nécessaires et avec de la tranquillité et des soins elle se rétablirait promptement.

Mirouël crut le docteur; il l'eût remercié s'il eût dit le contraire.

Quelques jours se passèrent. La santé physique d'Isaure était excellente; mais il n'en était pas de même de celle de sa mémoire, et chaque jour amenait de nouvelles déceptions. Aussi l'infortunée avait complètement perdu tout le fruit de son éducation. Elle ne savait plus ni lire, ni écrire, ni coudre. Il lui fallut apprendre à nouveau. Elle avait oublié jusqu'à ses prières

En revanche, elle apprenait avec une admirable facilité.

Enfin, elle savait que l'homme dont l'image s'était gravée la première dans son cerveau au moment de son réveil s'appelait Mandrin; mais elle ignorait qui il était, si ce n'est un beau jeune homme inconnu qui avait eu compassion d'elle jusqu'à verser des larmes.

Rien, bien entendu, n'était resté du souvenir de Roquairol et de Grenoble, et encore moins de Saint-Étienne-de-Saint-Géoirs; la maison de Chavaille était tombée pour elle dans les abîmes du plus profond oubli.

Sur ces entrefaites un misérable des environs blessé et mourant de faim fut ramassé par les gens de Montluizant aux environs du château. Ils demandèrent pour lui à leur maître un abri dans un coin de la basse-cour, ce qui leur fut accordé.

Cet individu devait avoir été blessé et laissé pour mort par Mandrin. Isaure voulut le voir, et se rendit près de lui avec du linge et quelques douceurs. Cet homme ne payait pas de mine, il avait l'air mauvais. Elle lui dit qu'elle avait été attaquée, volée et assommée par les bandits, et qu'en reprenant connaissance elle avait vu un jeune homme qui s'appelait Mandrin debout devant elle et la considérant avec compassion; enfin que sur les ordres de ce Mandrin on l'avait transportée chez son père.

Le vagabond l'écoutait, les yeux baissés, d'un air sombre.

— Ce Mandrin, mademoiselle, répondit-il, a eu compassion de vous à cause de votre beauté et de votre qualité, mais au fond c'est le pire des scélérats. Il a commis tous les crimes et il se proposait d'attaquer et de mettre à sac votre château.

— Il paraît cependant qu'il a quitté la contrée.

— On le dit; c'est peut-être une feinte dans le but de mieux vous surprendre. Mais s'il commettait cet attentat, je désire être rétabli, je vous prie de croire qu'il ne m'échapperait pas.

— Vous avez de la haine.

Alors le blessé s'écria avec une singulière énergie :

— Pour prix de l'hospitalité qui m'a été accordée par monsieur votre père, je vous promets, mademoiselle, que, quand je serai sur pied, je ne songerai plus qu'à rejoindre ce scélérat et à me venger de lui.

Il croyait par cette promesse être agréable à Isaure, mais celle-ci l'accueillit froidement. Chose étrange! elle ne reconnaissait pas le bandit qui l'avait étranglée.

IX

MANDRIN REPARAIT A SAINT-GÉOIRS.

Cependant Mandrin remontait au nord vers Saint-Marcellin. Son but était de pénétrer par le Forez en Auvergne. Il avait dans sa bande des hommes de ces pays qui lui en promettaient merveille. Ils devaient lui servir de guides dans les montagnes où la maréchaussée était impuissante à poursuivre les malfaiteurs. Comme il approchait de son pays natal et venait d'établir son camp dans une forêt qui s'étend entre Saint-Marcellin et Saint-Étienne-de-Saint-Géoirs, trois hommes cachés sous les mêmes feuillées se hasardèrent jusqu'à son camp et demandèrent à lui parler-

Ces individus étaient deux paysans de Beaucroissant et un vagabond lyonnais nommé Ennemont Diot.

Ce dernier, garçon d'une vingtaine d'années, réunissait en sa personne tout ce qui doit plaire à un chef de bandits. L'audace, la ruse et la férocité étaient les expressions dominantes de sa physionomie. Il venait offrir ses services au capitaine Mandrin, « persécuté » qu'il était « pour une bagatelle » par le curé de Saint-Géoirs et par la maréchaussée.

— Je suis un pauvre diable, dit-il, qui vit d'aumônes et couche à la belle étoile. J'étais parti de Lyon pour chercher du travail, on m'a rebuté partout. Quand on me refuse la charité, je vais tout droit à la petite boîte placée dans l'église pour les pauvres, c'est mon droit; mais il paraît que le curé entend garder l'argent pour lui. A Saint-Étienne je suis entré à l'église dans cette intention; c'était à la brune; le sacristain Michel Beulier m'avait aperçu au moment où je me cachais derrière un banc. Trop poltron pour m'arrêter, il sortit, ferma l'église, alla conter le fait à son père puis au curé Biessy et bientôt, avec ces deux personnes et une foule de paysans armés de fourches, il rentra dans l'église et se mit à ma recherche. On fut longtemps à me trouver; enfin on me tira de dessous le banc seigneurial de M. de Marts de Savasse. J'avais eu le

temps de vider tous les troncs et ma poche était garnie : les troncs des pauvres, pour les âmes du purgatoire, pour les réparations et pour le luminaire m'avaient rapporté 350 livres 18 deniers en argent et menue monnaie. Je fus conduit chez le châtelain M. Buisson, interrogé et enfermé dans la prison de l'endroit en attendant mieux. Je sentais le roussi¹ ; je m'évadai de la baraque et m'enfuis comme un homme dont la chemise brûle.

— C'est bien, dit Mandrin, reste avec moi. En passant par Saint-Étienne nous dirons un mot au curé Biessy.

— Et vous?... ajouta-t-il en se tournant vers les deux paysans de Beaucroissant. Qui êtes-vous?... que voulez-vous.

— Capitaine, répondit le plus âgé des deux, nous avons appris que tu étais le protecteur des faibles contre les oppresseurs et nous venons implorer ton secours.

— De quoi s'agit-il? demanda Mandrin.

— Je suis Claude Brissaud, cultivateur à Beaucroissant. Mon fils Pierre a été appelé pour tirer à la milice, mais nous ne sommes pas trop de deux pour gagner le pain de la maison. Ma femme est infirme et j'ai plusieurs enfants en bas âge, qui sans leur aîné seraient à la mendicité; j'ai fait des représentations, mais je n'ai pas été écouté. Voyant cela j'ai aidé mon fils à se sauver et je le nourris dans le bois.

« Mais le sieur Maucune de Beauregard a déclaré Pierre fugitif et ordonné au milicien Pierre Roux de l'arrêter.

— Eh bien, qu'attends-tu de moi? demanda Mandrin.

— Capitaine, cette affaire pour nous c'est la ruine; nous allons être écrasés d'amendes et jetés en prison. Nous ne gagnerions plus rien à nous soumettre et nous venons t'offrir nos bras et notre sang si tu veux nous soutenir dans notre résistance.

— Soyez les bienvenus, répondit Mandrin. On ne vous a pas trompés en vous disant que je suis l'ennemi des puissants et l'ami des faibles et je suis prêt à protester avec vous contre l'impôt du sang comme contre l'impôt des aides, du tabac et de la gabelle. Les paysans peuvent compter sur moi. Demain nous irons avec quelques amis à Saint-Étienne. Nous ferons visite au curé Biessy qui au lieu de se-

1. Le vol dans les églises était puni du bûcher.

LE CAPITAINE MANDRIN

GRAND RÉCIT D'AVENTURES HISTORIQUES ET DRAMATIQUES

Par Jules de GRANDPRÉ, avec splendides illustrations



AVENTURES et EXPLOITS du CAPITAINE MANDRIN

LE CAPITAINE

MANDRIN

GRAND RÉCIT D'AVENTURES HISTORIQUES ET DRAMATIQUES

Par Jules de GRANDPRÉ

Mandrin n'est pas un malfaiteur vulgaire. C'est un homme de proie, un brigand, mais de large envergure; rien de mesquin ni de lâche chez lui; il pille, mais n'escroque pas; il n'assassine point, il se bat.

Jeune, beau, aventureux et intelligent, il a tout pour lui; il est sympathique, brave, généreux! Il combat et ruine ce que le peuple hait, et partout le peuple est son ami. « Guerre aux châteaux, paix aux chaumières!... A bas la douane, l'octroi, la gabelle! A bas les impôts qui écrasent les pauvres gens!... » Telle est sa devise.

C'est un homme historique; on ne fera jamais l'histoire des abus de l'ancien régime sans parler de Mandrin.

Brigand en 1755, il eût été en 89 un révolutionnaire.

Avant de biffer les lois iniques, il faut briser leurs instruments. Le contrebandier Mandrin fut le plus grand des briseurs de barrières. Il fut un homme nécessaire, son brigandage naquit des abus de son temps.

Quand les impôts sont excessifs, que la misère est extrême, la police est sans autorité, sans force, et le brigandage fleurit!

A la tête de ses deux cents cavaliers, il apporte des ballots de contrebande et ne rançonne que les commis; ses quatre grandes expéditions durent plus d'une année à travers la Franche-Comté, le Dauphiné, le Lyonnais, le Bourbonnais, l'Auvergne, dix-neuf départements, vingt-sept villes dont il s'empare, où il délivre les détenus et vend sa contrebande.

Pour le vaincre il fallut former un camp devant Valence et envoyer 2,000 hommes. On ne le prit que par trahison, et encore aujourd'hui des familles s'honorent de sa parenté et disent qu'il fut un libérateur!

Nulle existence n'est plus romanesque et plus dramatique que celle de ce brigand légendaire. Aucun récit n'est plus intéressant, plus empoignant que celui de la vie du grand contrebandier : le Capitaine Mandrin.

L'Ouvrage est illustré de splendides gravures inédites, en grand format

5 centimes LA LIVRAISON 2 le mardi et 2 le vendredi	TOUTES LES LIVRAISONS SUIVANTES SERONT A 5 CENTIMES ET ILLUSTRÉES DE BELLES GRAVURES A. FAYARD, éditeur, 78, boulev. Saint-Michel, Paris	25 centimes LA SÉRIE Une tous les 10 jours
--	--	---

Cet ouvrage illustré à 5 cent. la livraison et à 25 cent. la série atteint les dernières limites de la lecture à bon marché.

Pour les frais d'affranchissement par poste, ajouter 10 centimes par série, c'est-à-dire envoyer autant de fois 35 centimes qu'on désire de séries, à M. FAYARD, éditeur, 78, boulev. St-Michel, Paris.

Pour recevoir quatre séries, adresser 1 fr. 40 en timbres ou mandat-poste. — Pour recevoir 10 séries, adresser 3 fr. 50 et renouveler l'envoi pour recevoir la suite.